

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Au Collège

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67b, p. 9-14

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Au Collège

A l'occasion d'un anniversaire

En 1945 mourait à New-York, dans une grande détresse matérielle, l'un des plus prestigieux musiciens du vingtième siècle : Béla Bartok.

Originaire d'un petit village de la Hongrie orientale, ce pianiste et compositeur, aux idées farouchement nationalistes, a passé de longues années à recueillir et assimiler la musique populaire de son pays pour ensuite, sans la renier, accéder aux plus hauts sommets de la musique symphonique.

Ses nombreux voyages à travers toute l'Europe lui ont permis de servir par ses œuvres cette idée qui lui était si chère : celle de la fraternité des peuples. A la suite de ses difficultés avec le régime politique, Bartok quitta son pays pour les Etats-Unis. C'est là que, dans la gêne, il s'éteignit, à l'âge de soixante-quatre ans.

Aussi pour marquer ce vingt-cinquième anniversaire de la mort de Bartok, la Commission nationale Suisse pour l'Unesco et le Conseil Suisse de la Musique ont organisé une exposition itinérante intitulée : **Bartok et la Suisse.**

Le Club-Unesco du Collège désireux d'accueillir cette exposition chercha à susciter auprès des étudiants, durant les mois de septembre et d'octobre 1970, un intérêt pour ce musicien. C'est ainsi que les élèves des classes de Rudiments illustrèrent, sur les conseils de leur professeur de dessin, M. Paul Zeller, une série d'affiches évoquant la personnalité de Bartok. D'autres, des classes terminales, préparèrent avec beaucoup de soin et de dévouement quelques sonatines, danses et chants hongrois pour agrémenter le vernissage.

Celui-ci eut lieu le jeudi 18 octobre 1970, à 16 h. 30, à la Grande Salle du Collège. M. Werner Fuchs, ancien ambassadeur de Suisse en Hongrie, rappela, dans une brève allocution, les étapes marquantes de la vie du célèbre compositeur, et s'attacha tout particulièrement à relever les rapports fructueux de Bartok avec la Suisse.

Pendant une semaine, dans le hall de la Grande Salle, une douzaine de vitrines et autant de panneaux représentant des photos, des lettres et des partitions de cet artiste intéressèrent plusieurs classes qui visitèrent l'exposition sous la conduite de leurs professeurs.

Chacun — et surtout les mélomanes — a sans doute pu y trouver des aspects nouveaux sur ce grand novateur de la musique de notre siècle.

Deux sur la balançoire

Intelligents, sensibles, sincères jusqu'au courage et ne perdant jamais le sens de l'humour, Jerry et Gittel, les deux héros de la soirée du 7 octobre 1970, se sont « balancés » devant nous, tantôt très haut, tantôt très bas, tantôt au point mort, et ont tout « essayé » pour former un couple.

« Deux sur la balançoire » est une œuvre théâtrale écrite en deux actes et neuf tableaux par William Gibson, et adaptée de l'américain en français par Louise de Vilmorin.

Étonnante par la vivacité des dialogues, amusante par ses nombreux gags, et émouvante parfois dans ses situations burlesques, cette pièce nous a révélé deux grands acteurs, Françoise Delille, de la Comédie-Française, et Yves Vincent.

Paulus ou la conversion de S. Paul de Mendelssohn

Le samedi 17 octobre 1970, les Jeunesses Musicales de St-Maurice inauguraient leur saison avec un grand Oratorio romantique : « Paulus » ou « la conversion de S. Paul », interprété par la Chorale des États-Unis de Lyon et l'Orchestre du Collège et des Jeunesses Musicales de St-Maurice, ce qui représentait un effectif d'environ cent trente exécutants.

C'est à la faveur d'un récent jumelage artistique entre des amateurs de chant habitant le nouveau quartier dit des « États-Unis » à Lyon et plusieurs chorales du Bas-Valais que nous eûmes le privilège d'accueillir à St-Maurice nos amis français. Le concert fut dirigé par leur chef, Marius Buttard, un musicien dynamique qui a le don de cristalliser l'enthousiasme des jeunes. Un autre Marius, le chanoine Pasquier, avait durant plusieurs mois préparé ses musiciens à se sentir à l'aise devant les difficultés d'une partition ardue, mais riche en découvertes musicales. Présenter une œuvre de cette envergure après une seule répétition générale, le jour même du concert, pouvait paraître une gageure... Et pourtant la foi du chef, des chanteurs et des musiciens nous valut le miracle d'une très belle soirée musicale.

Marionnettes de Salzbourg

Après nous être émerveillés au jeu de « la Flûte enchantée » en 1964, et après avoir applaudi l'incomparable « Enlèvement au Sérail » en 1965, nous avons retrouvé avec plaisir les Marionnettes de Salzbourg, le 6 novembre 1970.

Cette fois encore, ce fut la fête à Mozart avec « Petite Musique de Nuit » et « Concert à Schönbrunn », alors que la seconde partie du spectacle fut consacrée au ballet « Casse-Noisette » de Tchaïkowsky.

Toujours élégamment vêtues, maniées avec agilité et amour par Hermann Aicher et ses acolytes, les Marionnettes nous ont vite fait oublier leur petit corps de bois, tant leurs gestes et leurs attitudes épousaient le comportement humain. Vivantes et sensibles, elles réussirent en peu de temps à devenir de véritables amies.

Porgy and Bess

Le mardi 24 novembre 1970, la Tournée européenne Georg Gershwin s'arrêta à Saint-Maurice. Forte d'environ septante-cinq artistes (solistes, chœur et orchestre), cette troupe a présenté le célèbre opéra noir « Porgy and Bess ».

Dans cette œuvre, Georg Gershwin a surtout cherché à mettre en valeur les mélodies, les thèmes, les harmonies et les rythmes propres à rendre l'atmosphère du quartier de Charleston.

Joué par des Noirs américains de la Nouvelle-Orléans, ce drame musical frappe par sa profonde originalité et son extraordinaire vitalité. L'orchestration y est assez sommaire, les chœurs sont traités avec un soin tout particulier et les récitatifs passent insensiblement du parler au chanter. Le goût des contrastes, l'appel à l'émotion sans vulgarité, les Negro-Spirituals funèbres nous ont laissé deviner cette innocence, cette sensualité, cette gentillesse et cette peur qui luttent éternellement dans l'âme des Noirs.

MARCEL MARCEAU, le grand mime parisien

Maintenir dans un parfait silence une salle de neuf cents personnes : voilà bien une gageure ! Elle fut merveilleusement tenue, le 9 décembre 1970, par le célèbre mime Marcel Marceau.

Chez les Romains, le mime était devenu l'avatar d'un théâtre décadent. Avec Marceau, le mime, prégnant de toutes les richesses du théâtre — avec une vision du monde étrangement moderne —, est au contraire le témoignage de ce que le corps est le jumeau de l'âme. Les gestes de Marceau, combien évocateurs, font apparaître une sorte d'au-delà : ils créent, par exemple, un mur de prison, ils façonnent un masque de peine ou de joie, puis laissent entendre qu'à force de se masquer, l'homme ne parvient plus à redevenir lui-même.

Peu d'anecdotes : une présence intense. Marceau nous rappelle ainsi que l'homme n'a pas un corps, mais qu'il est son corps et que

« Toute âme qui se pose au fond des derniers ports
Est comme un double oiseau sur un dernier buisson. »

Concert de Noël

Le dimanche 13 décembre 1970, l'Orchestre du Collège et des Jeunes Musicales offrait son traditionnel concert de Noël. Un très nombreux public venu de toute la région avait tenu à encourager cette phalange de jeunes musiciens encadrés de quelques fidèles anciens, leur témoignant par de chaleureux applaudissements toute sa reconnaissance et son admiration.

Ce vingt-cinquième concert de Noël fut une belle réussite, juste récompense du long et sérieux travail fourni par chacun. Fusion, sonorité, phrasé, nuances et musicalité ont marqué chaque interprétation pour le plus grand plaisir des mélomanes conquis par tant de facilité et de précision.

La première partie débuta par le Concerto en La majeur pour orgue et orchestre de Haendel. Soliste délicat et précis, le chanoine Georges Athanasiadès sut dialoguer avec l'orchestre en mettant en valeur les sonorités fraîches et lumineuses de l'orgue de la scène.

Les « Cinq pièces pour orchestre à cordes » de Paul Hindemith apportèrent à ce concert une note contemporaine. Nos jeunes instrumentistes ont particulièrement savouré, tout au long des répétitions, ces pièces aux harmonies très neuves, tantôt austères, tantôt exubérantes, avec cette rigueur rythmique qui n'est pas sans rappeler certains concertos brandebourgeois.

Invité du premier Concert de Noël, il y a vingt-cinq ans, Hubert Fauquex se retrouvait parmi nous pour interpréter le Concerto en Do majeur pour hautbois et orchestre de Haydn. Ce musicien racé, né à Martigny, actuellement professeur au Conservatoire de Bâle, conquit d'emblée musiciens de l'orchestre et auditeurs par la vigueur de son interprétation, toujours inspirée, et par une sonorité ample et chaude.

Le concert se terminait par une Suite de Danses françaises du XVI^e siècle, très habilement orchestrée par Paul Hindemith. Les flûtes, les hautbois et les trompettes, associés aux cordes, suggéraient tout naturellement le cortège des bergers se rendant à la crèche au son des pipeaux, des binious et des tambourins.

L'AVARE de Molière

Dans le cadre de leur saison théâtrale, Les Jeunesses Musicales présentèrent le 11 janvier un spectacle des Galas Karsenty-Herbert. A l'affiche : L'Avare de Molière, dans une remarquable distribution, qui déplaça dans la grande salle du collège la foule des grands soirs. L'admirable Fernand Ledoux tenait le rôle d'Harpagon, tout en assurant la mise en scène. L'acteur belge, dont le nom reste lié à ceux des Jules Berry, des Françoise Rosay, des Charles Boyer et des Madeleine Renaud, couronne sa longue et brillante carrière, en campant un avare d'une finesse presque tragique. A ses côtés, dans le rôle de Frosine, la femme d'intrigue, Ginette Leclerc. Celle dont un film d'avant-guerre révéla le charme fracassant et qui poursuivit au théâtre comme au cinéma, une intense activité, n'a rien perdu de son débordant enthousiasme et de sa verve inépuisable.

Nous devons à ces deux « monstres sacrés » et aux jeunes acteurs, très à la hauteur, qui les entouraient, une soirée plaisante, dans le sens cher à Molière, qui ne visa jamais et avec opiniâtreté qu'à « plaire ».

Journée Agel de cinéma

(10 octobre 1970)

Comme chaque année, Geneviève et Henri AGEL (titulaire de la chaire de cinéma à la Faculté des Lettres de Montpellier) donnent chez nous un cycle de conférences avec projection de films et discussion. Trois thèmes figurent au programme de cette année scolaire : le poétique (10 octobre), le comique, l'humour (12 février), le tragique (14 mai).

Pour illustrer le cours du 10 octobre, ils ont choisi deux films : La belle et la bête, de Jean Cocteau (d'après un conte de Madame Leprince de Beaumont, 1757), et La Strada, de Federico Fellini.

On imagine sans peine avec quelle joie Cocteau (ce brillant touche-à-tout) a joué au magicien dans ce monde féerique de la légende : miroir où l'on peut voir ce qui se passe ailleurs et qui se brise soudain sans raison apparente, gants magiques permettant de se transporter instantanément en d'autres lieux, manoir enchanté où le seul crime impardonnable consiste à cueillir une rose dans le jardin, statues qui s'animent, miracle final de l'amour qui change l'horrible bête en prince charmant (un Jean Marais un peu trop « bonbon acidulé »), lorsque la jeune fille, prise de pitié, vainquit sa répugnance au point de lui offrir à boire dans le creux de ses mains.

Rencontre fortuite ? Choix délibéré ? Toujours est-il que La Strada présente le même thème : le rachat de cette masse de chair et de muscles qu'est le forain Zampano par Gelsomina, petite fille un peu simplette qui écoute le bruit du vent dans les poteaux et plante des tomates le long de sa route vagabonde. On ne pense pas sans émotion à l'épisode central du petit caillou ; au Fou, le léger funambule, qui fit comprendre à Gelsomina le rôle qu'elle devait jouer auprès de Zampano ; à l'image finale de cette grosse brute effondrée au bord de la mer, les yeux pleins de larmes enfin levés vers le ciel. Comment ne pas songer à François Mauriac et à la préface de Thérèse Desqueyroux : « J'aurais voulu que la douleur te livre à Dieu. Mais plusieurs, qui pourtant croient au péché et au rachat de nos âmes tourmentées, eussent crié au sacrilège. Du moins, sur cette plage où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seul. »

Merci à nos amis Agel de nous révéler toutes les richesses de ces films, de nous apprendre à les lire, de nous faire connaître les intentions parfois secrètes, parfois très explicites, des réalisateurs ! Grâce à eux (entre autres, car il faut aussi rendre hommage au travail des ciné-clubs), le cinéma est devenu pour nous un merveilleux instrument de recherche, d'enrichissement intérieur et de culture.